



Ideal et Réalité.



Se trouve aux Éditions du FAUNE :
79, RUE D'ANJOU
PARIS — VIII.

Conseiller Fondateur : THÉMANLYS

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Directeur : Gustave ROUGER

Rédacteur en Chef : Ernest MARX

Principales Chroniques. — *Livres* : Gustave ROUGER. —
Théâtres : Henri DHOMONT. — *Revue* : Ernest MARX.
— *Peinture* : Jacques BLOT. — *Musique* : François
de BRETEUIL. — *Danse* : Jacqueline CHAUMONT. —
Sciences Psychiques : Claire THÉMANLYS. — *Le Groupe
Idéal et Réalité* : Maurice HEIM.

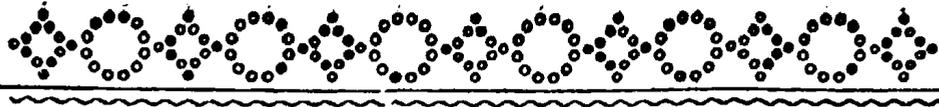
SOMMAIRE DU N° 5

	Pages
I. Notre Enquête	193
(Réponses de : MM A. Guindet, P. Laprade, Jean Puy, Guillaumin, H. Matisse, B. Mahn, Ch. Guérin, Camis, Asselin, Othon Friez, Ch. Lucoste.)	
II. Denise Mirtil : L'Idéal et la Réalité dans la Nature	203
III. X... : Sonnet	206
Jean Pichat : Frisson du Large — Le Fort	
IV. A. Raya : Attente — Pour que règne la Lumière — Appel (poèmes mystiques)	209
V. Ariel : Histoire du Lierre et de la Vigne vierge rose .	215
VI. Marc Mény de Marangue : La Musique Maro- caine	217
VII. Communication de la Vole du Milieu	223
CHRONIQUES DU MOIS. — <i>Les Livres</i> : Eug. BLOT, THÉMANLYS. <i>Les Revues</i> : Maurice HEIM. — <i>Le Théâtre</i> : H. DHOMONT. — <i>La Peinture</i> : Louis LEDUR.....	
	227

Abonnement : 20 fr. par an. — Etranger : 25 fr.
(Voir 3^e page de la couverture.)

Nos abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifesta-
tions publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



NOTRE ENQUÊTE

Dans le dernier numéro, à la suite de la chronique de Jacques Blot, une enquête a été ouverte parmi les peintres sur la question suivante :

« Quelle est, dans une œuvre d'art, l'importance du sujet traité ? »

Indépendamment de l'art employé à l'exprimer, y a-t-il, selon vous, une hiérarchie des sujets ? »

Nous publions ici, dans leur ordre chronologique, les premières réponses reçues. L'enquête continue et Idéal et Réalité insérera la suite des réponses.

ALBERT GUINET

Je crois le sujet tout, dans l'œuvre d'art.

Etant fortement impressionné du sujet, un artiste en trouve l'équivalent plastique ; le sujet alors prend plus

ou moins de grandeur selon que l'artiste a plus ou moins de tempérament.

Je crois à une hiérarchie des sujets. Sage l'artiste qui choisit celui qu'il peut le mieux exprimer, parce qu'en définitive seule compte la qualité plastique.

PIERRE LAPRADE

Je relisais ces jours-ci les lettres de Flaubert à Georges Sand et je trouve dans l'une d'elles la réponse à votre enquête. Le sujet, dit l'auteur de *Madame Bovary* et de *Salammbô*, je ne le cherche pas, il s'impose à moi d'une façon presque involontaire.

JEAN PUY

Plus j'y songe, plus c'est une question de réussite, car tel sujet extrêmement élevé devient une imbécile niaiserie quand il est pauvrement traduit, nous voyons ça tous les jours; et alors mieux vaut un pot de chambre bien peint.

Mais si nous prenons des sujets bien peints dans d'excellents tableaux, il semble que nous pourrions faire un classement par la question sujet. Et encore est-ce bien difficile, car si nous prenons Rembrandt, je préfère le *Vieux Philosophe* au *Bœuf écorché* (c'est peut-être

une préférence purement personnelle) ; mais je préfère le *Bœuf écorché* au *Père Tobie abandonné par l'Ange*, qui me paraît moins satisfaisant, et un peu illustration.

Si l'on veut se rendre compte de la puissance du sujet pour élever l'art, il faut peut-être se reporter aux époques où l'émotion religieuse ou patriotique était la raison d'être de l'art, où tout revenait à décorer des églises et des palais. Tout un faisceau d'idées générales, généreuses, élevait l'artiste au-dessus de la basse réalité. Même avec la Renaissance, la foi disparaît comme motif d'enthousiasme, mais naît chez l'intellectuel une espèce d'amour artificiel dans le culte de l'antique et des sujets antiques.

A notre époque compliquée et sceptique, je ne crois guère que l'on puisse se sortir du trivial réalisme que par l'amour de l'humanité, forçant le peintre à saisir la saveur même de ce qui le tente et éliminant les accidents. Pour les idées prises dans les lettres, je pense que s'ils ne sont pas rajeunis par une observation vivante, ce ne sont que des cadavres qu'on n'arrive pas à réchauffer. Prenez le sujet de *Nausicaa*, par exemple, sujet charmant et palpitant ; ne faut-il pas que vous trouviez une forme de *Nausicaa*, et une expression dans la vie qui nous entoure ? Regardez combien le sublime Poussin est parfois embêtant quand il peint des personnages semblables, comme issus d'un idéal de timbre-poste ou de ressucée à épuisement de l'antiquité romaine. Un jour soudain il prend une vulgaire boniche à poil, ou il peint un véridique torse de jeune femme française, et comme par ce simple morceau son tableau devient plus touchant. Je peux bien indiquer aujourd'hui que les *Bergers d'Arcadie* m'agacent complètement comme individus, et que le

Moïse sauvé me rappelle des poupées médiocres et niaises, malgré toutes les autres qualités.

Ainsi donc ma réponse sur le sujet en art n'est pas catégorique ; je dois reprendre une plaisanterie populaire de M. de La Palisse : « Ça dépend du point de vue où on se place par rapport à l'idée qu'on s'en fait » et je ne vois pas de règle préalable pour limiter l'effort du peintre ; celui-là s'emballe sur une pomme, et il devient visionnaire au sujet de ce cette pomme, ou d'un tronc d'arbre ; tel autre s'énerve sur le *Vase de Soissons*, ou la *Bataille de Tolbiac*. Chacun son goût. Naviguant devant les tableaux de tous les temps, nous prenons un plaisir spécial devant chacun, préférant aujourd'hui celui-là, demain celui-ci, suivant notre appétit. C'est exactement comme la pâtisserie que l'on lâche un jour pour le civet de lapin, puis pour les carottes à la Vichy, ou le filet d'ornithorhynque à la Magenta.

GUILLAUMIN

Non, je ne crois pas du tout à la hiérarchie des sujets en peinture et je n'y ai jamais cru. Quand je vous ai parlé de cette manière des « Femmes d'Alger » (1), croyez que le sujet même n'était pour rien dans mes sentiments. Ils allaient tout entiers au talent de l'artiste qui y a mis tant de grâce et de fraîcheur, un coloris si admirable. Traité par un autre, le sujet aurait pu être abso-

(1) « Les Femmes d'Alger », de Delacroix (Louvre).

lument banal. Je suis d'avis qu'on peut faire un chef-d'œuvre avec trois pommes, et une croûte infecte avec la plus belle scène et la plus pathétique; et jamais la beauté du sujet ne saurait compenser l'insuffisance de l'art. Le *Bénédicté* de Chardin n'est rien comme sujet; il égale à mon sens les *Noces de Cana*, puisque tous deux sont des chefs-d'œuvre.

HENRI MATISSE

Je regrette de ne pouvoir répondre à votre enquête sur l'importance du sujet et sur la hiérarchie des sujets. (Le *Bœuf écorché* de Rembrandt, *Une Pêche* de Chardin ou de Cézanne, *La Vérité* de Jules Lefèvre, la *Mater Dolorosa* de Bouguereau, etc...) Tout dépend de la nature de chacun. Je ne comprends pas que les artistes s'entendent pour « marcher au pas ». C'est déjà si difficile de s'en tirer honorablement sans programme.

BERTHOLD MAHN

L'importance du sujet dans une œuvre d'art est toute relative selon moi—et il y a bien une hiérarchie des sujets, mais parallèlement et surtout il y a une hiérarchie des peintres pour la détruire. — Sans doute il y a de grands et nobles sujets et de bien petits et de bien vulgaires,

mais ces derniers ont été quelquefois magnifiquement traités par d'admirables peintres. Ex. : le *Bœuf écorché* de Rembrandt ou même certaines *Bonnes Femmes* de Toulouse Lautrec – par contre les grands sujets sont trop souvent abordés par de tout petits peintres. La grandeur du sujet choisi n'est là que pour souligner leur impuissance... Je concède cependant qu'à égale valeur de talent ou de génie, je préfère le grand au petit sujet, et que j'aimerais mieux avoir à la maison, au lieu du *Bœuf écorché*, les *Pèlerins d'Emmaüs*.

CHARLES GUÉRIN

Toujours cette vieille question que je croyais résolue ? Mais je pense que les beaux, nobles sujets étant à la disposition de tout le monde, il n'y a pas grand mérite à les choisir. Rien n'empêche nos peintres d'y revenir ; mais seulement, comme il n'y a que la qualité de la peinture qui compte réellement, personne ne peut songer à donner une valeur suffisante à son ouvrage par le sujet seul. *Moralité* : Elevons nos âmes, mais étudions notre métier.

CAMIS

Cette question est symptomatique de notre époque, fin de courbe d'une civilisation qui s'inquiète.

Les grandes époques d'Art (Égypte, Chine, Grèce,

Ogival) s'appuient toutes sur une foi, l'inspiration est religieuse, l'ordonnance voulue ; ce n'est qu'avec les schismes ou changements de dogmes qu'il y a affaiblissement esthétique.

Les périodes individualistes ont toujours été pauvres. Notre XVI^e soi-disant « renaissant » s'intellectualise, racontant une histoire à laquelle il ne croit plus, d'où réaction du XVIII^e et XIX^e en écoles matérialistes ou anecdotiques.

Je crois donc à la nécessité d'une foi (et d'un système religieux quelconque) pour l'inspiration et la vie de l'Art.

Mais quant à la hiérarchie des sujets, je la crois impossible étant donné l'expression qui peut être adroite ou créatrice !

Ainsi Cézanne (qui croyait au caractère sacerdotal de l'artiste) en peignant des pommes et des oranges fait envisager les plus hauts problèmes de l'Absolu ; Lautrec fait de la noblesse avec des filles, etc., et par contre nos peintres religieux ne dépassent pas l'imagerie.

ASSELIN

Longtemps, boulevard St-Jacques, j'ai peint quelques livres et le chandelier de cuivre qui formaient le plus bel ornement de mon mobilier ; j'essayais de noter la féerie de la lumière comme je la voyais de ma fenêtre transformer au long de la journée et selon les saisons les toits et la cheminée d'une usine.

Je peins aujourd'hui avec amour tout ce qui me tente et que je sens de mon domaine : les fleurs et les fruits, les barques sur l'eau tranquille et les volutes des frondaisons.

Mais je ne puis m'empêcher de considérer tout cela un peu comme un exercice qui doit me permettre de traduire avec plus de puissance l'expression du visage humain : le seul sujet qui puisse passionner toujours et si souvent décevoir.

Plus que le plus beau paysage de Carot, j'aime sa *Femme à la Perle*. Plus que ses fruits les plus savoureux, j'aime de Cézanne les joueurs de cartes. Plus que ses plus belles fleurs, j'aime un nu resplendissant de Renoir.

OTHON FRIESZ

Sans doute les fastidieuses natures-mortes à la Cézanne sans équivalent de la recherche qu'il y mettait, nous dégoûtent-elles profondément de la peinture, des expositions et des peintres !... Mais il ne faut pas non plus craindre ou esquiver ces sortes de « sujets » si, à l'exemple de Chardin, de Cézanne, on veut étudier en toute sincérité et précision les lois de la lumière.

La peur du banal est une marque d'impuissance.

Si, par réaction sur les peintres du siècle dernier, les

contemporains ont besoin de s'exprimer en des compositions où l'imagination entre davantage en cause, selon les tempéraments d'ailleurs, il reste immuable qu'il faut, pour qu'un tableau existe, que les *qualités picturales* dominent le thème quel qu'il soit, pomme, pipe, cheval, arbre, femme, simples ou somptueuses mises en scène. J'ajouterai enfin que les qualités picturales dans un tableau se doivent d'être d'autant plus précises et sévères pour le faire accepter, qu'il vise à l'esprit, à l'érudition, au sentiment.

CHARLES LACOSTE

Vous m'avez demandé « quelle est l'importance du *sujet* dans une œuvre d'art et s'il y a une hiérarchie des sujets ».

Il me semble que la question ne se poserait pas si le titre d'une œuvre correspondait toujours à son sujet. Mais (pour rester dans le domaine du peintre) on nommera « La Vallée », « Flots », « Une Fileuse », des tableaux dont le sujet est en réalité, par exemple, la lumière, et où les champs, la mer, la figure sont des moyens différents, et non pas indifférents, de mettre en valeur la lumière. Aussi bien, sous les mêmes titres, le sujet pourrait être une étude de mouvements de terrains, d'architecture de vagues ou de modelé humain que la lumière servirait simplement à mettre en relief,

sans que deviennent négligeables les particularités de cette lumière qui, selon sa direction, son intensité, sa nuance modifie le caractère des objets.

Rien n'est indifférent pour celui que sa sensibilité incline à faire œuvre d'art.

Cette sensibilité lui fait éprouver avec certitude que, dans son art comme dans la création, les choses ne sont point égales, mais sont subordonnées les unes aux autres, et que les raisons de faire une œuvre sont plus ou moins élevées, plus ou moins provisoires.

(A suivre.)

Envoyer les réponses à M. Jacques BLOT, 9, rue du Val-de-Grâce, PARIS (V°).



L'IDÉAL ET LA RÉALITÉ

DANS LA NATURE

Idéal et réalité ! — termes pleins d'espoir, de beauté et de joie. Nous sommes tous en quête d'idéal. Nous le cherchons dans la peinture, la musique, dans toutes les phases de l'activité humaine. Mais nous ne le cherchons pas assez dans la nature où il existe sous la forme la plus pure et la plus complète. C'est là en effet que se produit l'union absolue de l'idéal et de la réalité.

Quoi de plus profond, de plus sensible, de plus complet que les arbres ? — Un jeune peintre, arraché malheureusement à la vie par la tourmente de la guerre, a dit :

« Je ne goûtais pas comme auparavant la bénédiction de Dieu quand tout à coup un arbre si beau, si beau a parlé à mon cœur. Il m'a dit la beauté toujours souriante, la verdure du lierre et la rousseur d'automne, la précision d'hiver dans les branches et alors j'ai compris qu'un instant de cette contemplation, c'était la vie entière, c'était le prix même de l'existence, auprès de quoi toute expectative humaine n'est qu'un mauvais rêve. »

Où jouir plus amplement de cette diversité et de cette douceur que dans les forêts de notre pays ?

L'arbre est le symbole de la joie et de la pénombre ; de la joie, car il porte en lui le prestige de ses couleurs fraîches et de ses tons différents ; de la pénombre, car leur assemblée indocile aux caprices du soleil laisse filtrer la lumière sans se laisser imposer son joug étincelant. Pénétrez dans les sentiers de nos bois au milieu des fougères. Les hêtres, les chênes, parfois aussi les charmes et les genévriers vous environnent. C'est ici qu'il est doux de s'arrêter dans une pénombre si propre au recueillement. Il fait juste assez jour pour que la tristesse monotone ne vous envahisse point, juste assez nuit pour que l'insolence de la lumière ne puisse point bouleverser l'âme par ses prestigieux appels.

Ce peuple innombrable des arbres à peine secoués par le vent, écarte de nos oreilles le bruit des multitudes et de la vie. Et ce double charme de l'ombre et du silence, n'est-il point le plus parfait asile pour la pensée en éveil ?... N'est-ce point là qu'elle peut mieux qu'ailleurs se replier sur elle-même, explorer ce domaine intérieur où l'homme fait en soi de si précieuses découvertes. Cette alliance de l'homme qui se recueille et de l'arbre qui le protège est un admirable motif d'émoi. Tout est calme et repos dans cette unité végétale par laquelle nous sommes soustraits aux multiples incidents de la vie, aux spectacles changeants des agglomérations humaines, ou des espaces réservés aux cultures. Il n'y a plus de solitude même aux déserts que traversent les caravanes et que bientôt survoleront les appareils aériens. Plus près de nous la forêt dans

ses sentiers discrets nous offre le désert aimable sans la rudesse et l'implacable unité de l'horizon africain.

La forêt n'isole point seulement l'homme qui désire se regarder vivre et se mieux pénétrer ; elle aide incomparablement celui qui, possédé par un amour unique, le veut cultiver dans la paix. C'est au milieu des arbres, caressés par leurs branches, que les ermites d'autrefois ont passé leur existence dans la contemplation de Dieu. L'écho solitaire des bois a dû discrètement retentir au bruit des prières comme au frisson des litanies, et si Saint Antoine a su chasser le diable et Saint François évangéliser les oiseaux autre part qu'en des bocages, combien d'autres ont trouvé dans les arbres la protection intangible contre le siècle en rumeur !

L'arbre aussi bien que l'alouette ou que le coq pourrait être le symbole de notre patrie. L'antiquité latine nommait notre pays couvert de forêts « La Gaule chevelue ». C'est dans les bois que les druides cueillaient le gui national. C'est le rempart des arbres qui défendit contre les Romains l'indépendance des derniers Celtes.

La mer, les fleuves, les routes unissent les hommes, les font se mieux connaître et souvent se mieux aimer. La forêt dans sa grandeur unique peut les ramener à l'harmonie bienfaisante comme elle les ramenait jadis au grand souci de Dieu.

Denise MIRTIL.

SONNET

Le soleil d'août accable. Allons sous la tonnelle
Où le jasmin dégage un parfum enivrant.
Une poussière d'or danse dans l'air vibrant,
Dans les rais lumineux dont la moire étincelle.

Cigales et grillons de leur voix de crécelle
Troublent seuls la torpeur du silence trop grand...
Dans ton regard profond le mien plonge et surprend
Tout l'ineffable amour que ton âme recèle.

Recueillis et muets, restons là ! Que ton front,
Qui m'apparaît si pur avec son nimbe blond,
Doucement alanguï dorme contre ma joue !

Une main dans la tienne, et l'autre bras glissé
Sous ta nuque adorable où le frison se joue,
J'ai l'émerveillement du rêve dépassé.

X...



FRISSON DU LARGE

« Dans le calme serein de la nuit étoilée
Si claire ! qu'on dirait une aurore voilée !
Claire comme l'amour et trouble comme lui,
Pure de tout l'éclat de la lune qui luit....
Allez bien enlacés vous asseoir sur la grève
Et laissez-vous bercer par la mer et le rêve ! »

« Ecoutez le murmure infini des grands flots
Pressés comme un galop !
Immense et puissant comme un grand vent d'Automne...
Laisant tomber sa voix d'un rythme monotone
Ainsi qu'un lourd sanglot ! »

« C'est un chant plus profond que les chants d'agonie
Dont il dépasse encor l'âpre mélancolie !
C'est quelque lai antique et jamais achevé,
Si beau qu'en l'écoutant on croit avoir rêvé !
Plainte ! éternel adieu d'un Idéal qui meure
Dont l'Océan sauvage est l'ultime demeure. »

« Alors, les cœurs bercés ainsi qu'une moisson
Par la rude chanson !
Frémissant sous l'étreinte ardente et trop farouche !
Vous sentirez passer en unissant vos bouches
Du large le frisson ! »

Jean PICHAT.

LE FORT



« C'est un grand cheval d'or aux naseaux écumants
Qui s'élançe fougueux dans un envol de gloire
Vers la cime d'argent ceinte de diamant :
La cime inviolée où l'attend la victoire ! »

« Sans rien voir, emporté par son galop grisant,
Franchissant d'un seul bond les rocs et les abimes
Il fait jaillir du feu sous ses sabots brisants
Et va !.. vers la blancheur de la neige sublime ! »

« Acharné, sans repos, la crinière au vent,
Malgré la faim, malgré la soif et la souffrance
Il court vers son but et toujours en avant :
Là-haut c'est l'Idéal et c'est la délivrance ! »

« L'épine du chemin a déchiré ses flancs !
Les ravins sont profonds et la montée est dure !
Ses os craquent ! son souffle est plus court et sifflant !
Il faiblit !.. mais sa foi reste toujours plus pure ! »

« Le soir, épuisé de fatigue et d'effort,
Tout en sang : mais héros splendide de l'histoire,
Radicux, couronné du laurier des forts
Il était triomphant sur le sommet d'ivoire ! »

Jean PICHAT.

POÈMES MYSTIQUES

ATTENTE

Le jour où tu porteras à mes lèvres la coupe pleine jusqu'au bord.

Le jour où tu baigneras ma face dans la grande clarté du flambeau.

Ce jour j'aurai atteint le summum de la joie !

Le jour où mon cœur froid éclatera à la chaleur de ton espoir, comme le fruit sous les ardents rayons du soleil, ce jour sera une renaissance !

Le jour où tu m'auras conduit au pays des douleurs et que ta seule présence aura aplani la douleur.

Ce jour nous mêlerons nos voix pour chanter le bonheur répandu dans nos cœurs.

La nuit douce où nos âmes, libérées par la commu-

nion profonde de nos corps, flotteront dans l'espace qui tient le milieu entre le Ciel et la Terre.

Cette nuit qui voit venir l'aurore sera le moment d'accalmie sereine où la stérilité est bannie, où les graines trouvent sustentation.

*
* *

Lorsque je verrai luire dans les yeux de la femme de mes rêves le désir de l'esprit ardent qui recherche.

Alors je pourrai penser à raccourcir mes nuits si longues.

Le jour où je verrai de ses lèvres sèches et brûlantes couler des paroles douces comme le miel, alors je pourrai penser à agrandir ma maison si restreinte.

Comme un lys odorant, son parfum se répand en cercles, il vient jusqu'à moi et me grise...

Pourquoi de ses regards ne s'échappe-t-il pas la flamme de l'esprit irradiant ?

Pourquoi sa bouche de corail est-elle un repaire de malédictions ?...

Oh ! pourquoi ?...

Si dans l'ombre de ses yeux nageait un regret... alors tout mon espoir renaîtrait.

POUR QUE RÈGNE LA LUMIÈRE

Pourquoi pleurer, pourquoi aimer, pourquoi chanter ??

**Mon cœur n'est pas de pierre, ni ma voix semblable
aux cymbales de cuivre.**

**Il faudrait un cœur taillé tranchant dans le roc ; une
voix comme celle de l'Océan pour surmonter la voix
d'impureté semblable à la vague des bas-fonds qui
crève sur la grève après avoir remué le limon.**

**Hommes, les vautours vous ont assez dévorés et
votre chair a assez servi aux formations adverses.**

Levez-vous, et combattez.

Le premier combat est en vous-même.

Combattez l'inertie qui engourdit vos membres.

**Assez, assez de carnage où l'homme dissocié perd
son individualité.**

**Homme, reste homme et que l'énergie monte en toi,
l'énergie créatrice d'enthousiasme et de beauté.**

**Assez, assez de mensonges et de perfidies ! Ouvre tes
yeux et vois : Le chemin que tu as suivi par coutume
et principe aveugle te mène à la désintégration, il est
plein de pourriture, car des générations déjà impures
et mensongères y ont laissé leurs détritrus.**

**Ouvre tes yeux et fuis le chemin de mensonges.
Assez de tromperies ; tu n'oses regarder au fond de
toi-même sachant que tu y trouveras le gouffre, car tu
te mens à toi-même.**

Oh ! où est-elle ta foi ? où est ta croyance ? Sur quoi est basée la loi de ta vie ?

Sur le néant, l'insouciance, la légèreté. Quand tu bâtis ta maison, tu veilles aux lois de l'équilibre ; et ton temple intérieur tu le construis sur un sable mouvant, sur des ossements et de la cendre.

Assez, assez de paresse, que ton corps, ton esprit vivifié retrouvent le courage, le courage de la foi pure et sincère.

Plongé, enterré dans les décombres, tu ne vois pas l'aube de ton être poindre.

Mais secoue ta torpeur ! Tu as sucé un narcotique en suçant le lait qui te nourrissait.

Tu es enlisé dans la mondanité, engluée dans les principes et fausses croyances.

Libère-toi, car ce n'est pas la vie que tu vis.

Assez de vivants morts ! Il faut des êtres qui vivent la vie !

Assez d'êtres qui subissent. Il faut des êtres qui forment !

Assez d'êtres qui gémissent. Il faut des êtres qui luttent et triomphent !

Oh ! si tous s'élevaient avec ardeur, et crevaient de leur aspiration la voûte de douleurs, lourde et épaisse comme du plomb qui isole de la Lumière !...

Déjà, la voûte grise perforée de place en place est semblable au ciel parsemé d'étoiles.

A l'œuvre, et qu'elle soit anéantie.

A l'œuvre, c'est la joie du monde, c'est le règne de la
Lumière !



APPEL

Pourquoi, Seigneur, nous caches-tu si hermétique-
ment ton visage ?

Car vraiment nous n'avons pas voulu le mal...

Il faut pourtant que la Lumière nous vienne de tes
yeux,

L'air de ton souffle .

Et les chants les plus mélodieux sortent de ta bouche.

Faudra-t-il donc que règne pour nous l'implacable
stagnation de tous les sens ?

Seigneur ! pourquoi, pourquoi nous caches-tu ainsi
ton visage ?

Par l'esprit, seulement, nous pouvons concevoir ton
existence.

Mais, ta présence,

Ta divine présence parmi nous.....

Et quand tu nous diras le peu d'emploi de notre vie,

Et quand tu nous reprocheras l'inaction et l'anéan-
tissement des facultés latentes et l'obscurcissement de
nos êtres, et la fragilité de notre esprit,

(Et aussi d'avoir tendu nos mains vers la tête noire... de l'Autre...),

Oh ! Seigneur, je crierai encore vers Toi : Pourquoi, pourquoi nous as-tu ainsi caché ton doux visage ?

Je sais que derrière le voile je pourrais contempler ta Face.

Mais, c'est ici, Seigneur, que tu dois briller dans tout ton éclat.

Là est aussi ta création. Pourquoi ta main se retirerait-elle ?

Oh ! ta bénédiction est trop lointaine, et c'est pour que la Terre reçoive enfin la divinisation de ton baiser que je crie vers Toi, encore, toujours.

Seigneur, que ton visage se dévoile et laisse venir jusqu'à nous l'ardeur de ton regard, la fraîcheur de ton souffle, la mélodie inépuisable de ta voix...

Et même tes larmes, oh ! Dououreux ! nous les partagerions...

Nous qui souffrons !

A. RAYA.



Histoire du Lierre et de la Vigne vierge rose



Un lierre courait le long des hautes murailles de quelque ancien château-fort, et apercevait parfois dépassant la crête de pierre..... au-dessus de lui, balancé par le vent, les souples branches des vignes vierges roses.

Elles semblaient lui faire les plus gracieux signes, puis disparaissaient à ses regards charmés.

Comment les rejoindre? Ce mur si épais comment le traverser? De temps à autre le lierre essayait de l'ébranler... Il choisissait ses tiges les plus noueuses, ses feuilles les plus fortes. Je crois que la pierre ne s'en apercevait même pas ; au moins faisait-elle semblant.

Le lierre se désespérait et se laissait glisser à terre avec la plus profonde mélancolie.

Le printemps arrivé, le vieux lierre donna naissance à de tendres jeunes pousses. Elles étaient si fragiles que le lierre les regardait avec pitié.

Mais ces nouvelles tiges étaient au contraire très sûres d'elles-mêmes et semblaient très amusées d'être au monde. Elles se projetaient bien gaiement dans tous les sens.

Quant le vent les bousculait, elles se réfugiaient aussi près que possible du vieux mur qui leur semblait un sûr abri.

Elles aussi aperçurent un soir les vignes vierges tentatrices. Au lieu d'entrer en bataille avec la dure pierre, elles s'accrochèrent de plus en plus à ses rudes aspérités. La pierre ne se méfiait pas de ces feuilles minuscules..... On eût dit au contraire qu'elle était heureuse de leur doux contact. La rosée qui les couvrait chaque matin était recueillie avec délice par la pierre poudreuse.

Peu à peu les minces tiges se glissent jusqu'à son cœur ému sans doute par cette jeune vie qui la pénètre de sa fraîcheur.

Bientôt, les rameaux légers eurent terminé le sombre voyage et de nouvelles feuilles s'épanouirent de l'autre côté des murailles parmi les vignes vierges joyeuses. Le vieux lierre ne s'était aperçu de rien... et ne comprenait pas du tout comment le rêve qu'il caressait depuis si longtemps avait pu se réaliser.

Une tige naissante, la plus fragile chose du monde et la rosée matinale qu'elle portait, avaient accompli ce miracle.

Enfants, les cœurs les plus fermés ne résistent pas à votre sourire, encore moins à votre tendresse. Comptez beaucoup sur elle et sur votre douceur. Ce qui ne peut être gagné par la force, peut l'être par la suavité et par la grâce : qu'elles vous accompagnent toujours...

ARIEL.

LA

MUSIQUE MAROCAINE

Dès votre arrivée au Maroc, aussitôt que vous aurez quitté Casablanca, ville cosmopolite au développement prodigieux mais sans aucun cachet africain, pour gagner les villes marocaines ayant gardé leur physionomie arabe, Rabat la Blanche, Salé la Sainte, Fès la Mystérieuse, Marrakech la Rouge, ou Meknès aux Aïssaouas hurlants, vous entendrez surgir, à toute heure du jour ou de la nuit, de l'intérieur d'un « douar », du haut d'une terrasse, ou de derrière un mur, au fond d'un patio jalousement caché, une musique aux rythmes obsédants, aux modulations étranges qui surprennent l'oreille occidentale. Le Marocain, arabe ou berbère, adore la musique, et il n'est pas jusqu'au plus humble fellah, au plus pauvre casseur de cailloux, qui n'ait son guembri (sorte de guitare primitive à deux cordes souvent faites de ficelle) et qui ne s'accompagne ainsi quelques airs populaires.

Si vous entrez à Rabat dans un café marocain (un caouadji), vous verrez de nombreux indigènes accroupis,

buvant du « caoua », ou fumant du « kif », les yeux perdus dans leur rêve, tandis qu'ils écoutent un orchestre arabe composé de « rebeb » (petit violon) et de « kamildja » (sorte d'alto), instruments dont les artistes, accroupis également, jouent en les tenant devant eux, comme ils feraient d'un petit violoncelle, cependant que les autres exécutants rythment leur accompagnement sur leur « derbouka » (cylindre en terre, décoré d'enluminures voyantes, se terminant par un renflement, en forme de sphère tronquée sur l'ouverture duquel est tendue une peau de chèvre).

A Meknès, j'ai vu des dalleurs de terrasses ou de route rythmant leur travail aux accents d'une chanson toujours pareille et scandant leur accompagnement à contre-temps avec leurs hies.

Promenez-vous maintenant le long d'une mosquée. Au moment du coucher du soleil, « l'heure du moghreb », vous entendrez une mélodie grave, large, comparable à notre plain-chant, répétée à l'unisson par tous les fidèles musulmans.

Aux différentes heures rituelles, le muezzin monte au sommet du minaret de chaque mosquée et invoque Allah aux quatre coins de l'horizon pour appeler les fidèles à la prière.

A Rabat, à Meknès et à Fès, où les mosquées sont très nombreuses et assez rapprochées, les appels des muezzins se répondent les uns aux autres, avec des timbres de ténor d'une ampleur et d'une pureté remarquables. Ces mélodies, à 3 heures du matin, dans le silence absolu d'une belle nuit étoilée, revêtent une grandeur incomparable dont on conserve toujours la nostalgie.

Si vous vous arrêtez le soir le long d'un douar (petit village marocain), vous serez surpris et charmé par les improvisations d'une raïta (flûte grave arabe).

Allez maintenant à Rabat près du palais du Sultan. Sa Majesté Chérifienne possède plusieurs musiques : celle de sa Garde Noire est particulièrement brillante, car elle a pour chef de musique un lettré d'origine égyptienne connaissant bien l'harmonie, et elle exécute des ensembles impeccables. Tous les vendredis matins, à 5 heures, elle réveille par les accents guerriers de ses marches les malheureux roumis qui dorment dans le voisinage : elle accompagne le sultan qui se rend à la Mosquée.

A Marrakech, sur la grande place Djemâa el Fua, si merveilleusement décrite par le prestigieux poète Alfred Doin, c'est un conteur qui tiendra ses auditeurs attentifs en leur chantant d'interminables couplets sur le même air monotone.

A 6 heures du soir, on fera cercle devant la confrérie spéciale, mi-sensuelle, mi-sacrée, des petits danseurs berbères, jeunes chleuhs de 12 à 20 ans, fardés et parés de longues robes. Sous la direction de leurs maîtres, qui sont vénérés comme des marabouts, ils exécutent de véritables danses rythmiques, des ballets et des scènes d'amour, sur des chants et des rythmes très caractéristiques ; ils dansent avec une grâce lascive légèrement perverse, et faisant mine parfois de s'offrir aux désirs brûlants de la foule qui se presse ardente autour d'eux, ils semblent, avec leur souplesse étrange, dans l'ombre chaude du crépuscule ou de la nuit, ressusciter une évocation des mystères antiques. Tout grand seigneur arabe les fait venir pour ses réceptions,

Je les ai rencontrés, pour ma part, aussi bien à Rabat et à Fès qu'à Marrakech, et c'est le rythme d'une de leurs danses que j'ai reproduit dans la « Danse Chleuh », de mes « Esquisses du Moghreb » (mélodies, chant et piano, chez Heugel, « au Ménestrel ».)

Enfin, le soir, lorsque vous espérez dormir dans la fraîcheur de la nuit, vous êtes subitement réveillé par le bruit assourdissant de nombreux « tars » (sorte de tambour de basque indigène avec petites cymbales de cuivre insérées dans la monture). C'est une maison voisine qui fête un mariage; vous en avez pour sept jours et sept nuits. C'est d'ailleurs encore pis pendant le jeûne du Rhamâdan : Les Marocains ne pouvant manger que la nuit, ne cessent pas de danser et de festoyer pendant toutes les heures qui s'écoulent entre le coucher et le lever du soleil; les tars, les derboukas et les raïtas font rage. Adieu le repos pour le malheureux roumi !

Quelles sont donc les caractéristiques de cette musique marocaine ?

Deux choses frappent tout d'abord :

1° L'absence de polyphonie.

La science des sons simultanés n'existe pas chez les Marocains pas plus que chez les Arabes du reste de l'Islam. Chanteurs ou instruments jouent à l'unisson.

2° L'importance du rythme.

Le rythme d'accompagnement est obligatoire pour donner à la musique arabe son vrai caractère et toute son originalité. Chanteurs ou instruments jouant à

l'unisson, ce rythme d'accompagnement est donné par les divers instruments de percussion (tars et derboukas).

Ces rythmes s'enchevêtrent, en général, en de savants contre-temps. Quand on les exécute sur un « tar », on frappe certaines notes du bout des doigts de la main droite sur la peau (djelda); la main gauche tient le tar, entre le pouce et l'index, perpendiculairement à la main; le médium et l'annulaire, étant libres, frappent les autres notes à contre-temps sur les petites cymbales de cuivre insérées dans la monture.

Les Marocains ont un sens inné du rythme. En juillet 1918, tandis que je me trouvais avec mes mitrailleuses, au fond de l'Atlas, à faire colonne contre les dissidents, des tirailleurs marocains ont voulu, un soir, nous donner un concert dans le camp où nous allions passer la nuit. Quelques soldats avaient emporté leur « guembri à ficelle »; les autres, n'ayant rien, ont pris des plats de campement sur lesquels ils ont rythmé leur accompagnement à l'aide de gros cailloux; ils sont ainsi parvenus à scander leurs danses et leurs chants d'une manière étonnante au point de vue du rythme, sinon comme charme et douceur.

Malheureusement cette musique, dont la tradition immuable remonte à la grande époque des Khalifes, de Grenade et de Fès, n'a jamais été écrite depuis le VII^e siècle; elle ne s'est transmise que par voie auditive.

Et les indigènes ignorent tout de notre notation musicale moderne. De sorte qu'il est parfois très difficile de se faire décomposer un rythme; une note pour un Marocain est une note; il ne comprendrait pas qu'une note en valût deux autres, par exemple; s'il a

recueilli une phrase musicale à rythme de 5 notes, il vous répétera indéfiniment son rythme en vous montrant avec ses doigts qu'il y a cinq notes; à l'Européen de deviner s'il y a dedans des doubles croches, et des croches pointées. Il est à souhaiter que l'on sauve de l'oubli ce qui nous est ainsi resté d'un art autrefois très florissant et que l'on puisse transcrire définitivement pour les Musulmans le recueil des mélodies typiques de leur race et de leur religion, qui constituent aujourd'hui quelques-uns des vestiges de leur grandeur artistique.

3° Le troisième fait qui frappe l'oreille est la différence de gamme.

Quand on veut rechercher les gammes qui président à la construction des mélodies ou des improvisations marocaines, on se trouve d'abord embarrassé car souvent elles sont composées de l'association de quartes appartenant à des modes ou à des genres différents; ce sont des hybrides qui cependant n'ont rien de choquant pour l'oreille mais sont difficiles à classer.

Ce n'est que par la comparaison avec les gammes antiques que l'on peut arriver à une solution; et l'on finit alors par se rendre compte de la richesse des modes de la musique arabe.

Marc MÉNY DE MARANGUE.

(A suivre.)



Première Réunion de la "Voie du Milieu"

GROUPEMENT D'ÉTUDES SOCIALES

Question à l'Ordre du Jour : L'IMPÔT SUR LE REVENU

CONCLUSIONS

L'Impôt sur le Revenu est, théoriquement du moins, l'impôt le plus parfait. Le but du législateur doit être d'en rendre l'application pratique aussi équitable et aussi peu gênante que possible.

Tout homme de bonne loi, tout homme animé de l'idée de justice, doit être partisan de l'*Impôt sur le Revenu*, alors qu'il ne peut donner son approbation à l'*Impôt sur le Capital*. L'Impôt sur le Capital ne présente, en effet, que des inconvénients. Il diminue la puissance productrice de la nation, il décourage l'individu, favorise l'évaporation des capitaux et risque, dans son assiette, de donner lieu aux évaluations les plus arbitraires et les plus iniques. (Exemple : Comment calculer de façon exacte la valeur, essentiellement variable, d'une maison ?

Nous devons donc, sans hésiter, rejeter absolument cette forme d'impôt (Exception faite pour les impôts sur les transmissions entre vifs ou après décès, puisque dans ces cas particuliers, il y a transfert des capitaux à un autre individu).

Au contraire, l'*Impôt sur le Revenu* doit retenir toute notre attention et jouir de toute notre sympathie, parce qu'il est essentiellement *juste*. C'est là, semble-t-il, une qualité primordiale que personne ne pourra lui contester.

Les Impôts sur les signes extérieurs de la richesse ne possèdent évidemment pas le même caractère d'équité. Ils apparaissent même, si l'on veut bien les étudier de près, souverainement injustes, et leurs répercussions, tendant à changer le genre de vie des citoyens, ne sont pas sans inconvénients.

En effet, les signes extérieurs, c'est-à-dire les manifestations de la richesse, ne sont pas en rapport direct avec la richesse elle-même, mais seulement avec l'usage que l'on fait de cette richesse. De sorte qu'un riche avare, mal logé, mal servi, n'offrant pas à sa famille la maison de campagne estivale dont Platon recommandait la possession à tout citoyen, paiera peu, ou point d'impôts, alors que le père de famille estimant de son devoir pour les siens un logement vaste et salubre, un service domestique, etc., paiera le maximum de contributions. Ainsi, le jeu de cet impôt constitue une prime à l'avarice, une injustice et une erreur, qui tend à restreindre les habitudes hygiéniques et la circulation de la vie.

Les impôts indirects qui cependant présentent des

avantages réels, à cause de leur variété et de leur diffusion, sont également peu justes, et leur emploi doit être très étudié.

Ceci posé, comment réaliser l'Impôt sur le Revenu?

L'Impôt sur le Revenu doit être *global, progressif* et *universel*. Les principales conditions qu'il est désirable de voir appliquer à son établissement sont :

1° Que sa progression s'arrête avant d'atteindre le point où elle supprimerait le moteur de la production ;

2° Qu'il frappe faiblement les petites rentes ;

3° Que, sur les faibles salaires, il présente les caractères d'un simple impôt de citoyenneté et de statistique (1 franc par 1.000 francs, par exemple) ;

4° Qu'il soit *dégressif* suivant les charges de famille ;

5° Que la perception en soit simple et point pape-rassière ;

6° Que ce ne soient point les honnêtes gens qui seuls le payent, et que, — sans que l'État en vienne à l'*inquisition*, — le fraudeur soit frappé de sanctions sévères, aggravées en cas de récidive.

Dans ces conditions, l'Impôt sur le Revenu, — qui donne satisfaction à notre besoin de justice, qui touche un objet facile à évaluer, qui n'épuise pas la source dont il découle, et dont les incidences sont réduites au minimum, — répondra à tous les espoirs, finira par passer dans nos mœurs et donnera des résultats rapidement croissants.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de dire un mot de la *taxe de luxe*.

Notre opinion est que cette taxe, qui a été établie dans une excellente intention, donne pratiquement de très mauvais résultats. Elle tarit en effet le commerce de luxe, branche essentielle de la richesse française. Or, le rôle de l'Etat doit être non de restreindre, mais de stimuler et de développer, par tous les moyens, la production et l'expansion économique du pays.

CIVIS.

CHRONIQUES DU MOIS

LES LIVRES

oooooooooooooooooooo

SUR LES PENTES DU PAMIR

par Maurice HEIM (Editions SANSOT.)

« On retrouve chaque fois dans ces instants fugitifs,
un peu de la tristesse des lendemains d'amour. »

Car c'est un régal raffiné, un régal de l'oreille, de l'esprit et du cœur, que la lecture du dernier livre de M. Maurice Heim : *Sur les pentes du Pamir*.

On y retrouve les rares qualités d'un Loti, peut-être plus inexpérimenté, mais d'autant plus savoureux parce que simple et sincère.

M. Heim ressent profondément, et nous convie, par le charme de son verbe, à ressentir avec lui la beauté des spectacles de son voyage dans les Turkestans russe et chinois ; il a des dons d'évêcateur, de coloriste et de penseur qui émanent de ce qu'il voit, pense et raconte.

La phrase, poétique et musicale, nous fait pénétrer non seulement dans les sites admirables qu'il traverse, mais encore dans les sensations communiquées à son âme d'artiste, et dans les réflexions jaillies de sa sensibilité émue et attendrie.

Son chemin est notre chemin, — il nous berce ou nous élève dans ses bercements ou ses ascensions, — et nous subissons, par un harmonieux choc en retour, tout ce que la route fait éclorre en lui d'impressions colorées ou nostalgiques.

Ses mots nous semblent les seuls mots à dire; ils nous entraînent et nous pénètrent et, avec lui, nous font rêver à ces beautés qu'il relate, à tous les incidents heureux ou tristes de son voyage et, comme lui, nous éprouvons des joies ou des mélancolies.

Oh! la mélancolie des grands mirages, sous un ciel radieux dans l'enchantement desquels on a vécu tout un jour... que l'on va quitter pour toujours, et qu'on ne reverra jamais plus!

« On retrouve chaque fois dans ces instants fugitifs, un peu de la tristesse des lendemains d'amour! »

Oh! la triste antithèse! l'opposition prenante de cette scène de passion entre l'auteur et la jeune danseuse, fille de son guide, qui se donne à lui, pendant que de l'autre côté du mur, dans les râles et dans l'agonie, s'éteint un pauvre chameau qui achève de mourir, pendant ce « débordement de l'universelle vie! »

Le récit nous captive. Et quand l'oubli des détails nous en sera venu, nous revivrons un jour, en pensée, « les pentes du Pamir », nous les reverrons « voilées des brumes du passé, un peu comme un relai sur la route de notre jeunesse », et à l'odeur qu'évoquera en nous « l'humble kibitka perdue, se mêlera, nostalgique et subtil, le doux parfum des souvenirs ».

Et c'est avec une joyeuse ferveur que nous le relirons, comme une belle musique autrefois entendue et qui nous a délicieusement bercés, par laquelle nous voulons être bercés encore.

Nous aimons ce livre comme un miroir recueilli, réfléchi et réfléchissant; nous en aimons les réflexions suggérées par la beauté, la vétusté ou l'étrangeté des choses vues. Miroir tout scintillant d'amour et de sensibilité. Car lorsqu'on l'a fini, lorsqu'on doit le quitter, ce livre, un vide, une langueur vous hantent, et l'on retrouve alors « un peu de la tristesse des lendemains d'amour. »

Eug. BLOT.

PHÈDRE, de Platon, traduction intégrale et nouvelle
avec notes,
suivie du traité de Plotin sur le BEAU,

par Mario MEUNIER (PAYOT, éditeur.)

Tous, ici, suivent avec un ardent intérêt les apparitions successives des magnifiques traductions de Mario Meunier. Sa profonde connaissance du grec, son style large et serein, son amour des humanités, son souci de pénétrer la pensée antique jusque dans son savant esotérisme encore méconnu et trahi, son caractère noble et ferme qui est l'exacte illustration de sa doctrine, font de lui une des forces de la rénovation spirituelle partout attendue.

Après les traductions d'Antigone, des fragments de Sapho, du Banquet, Mario Meunier vient de nous donner *Phèdre* et nous annonce le Phédon et les Bacchantes. C'est là un grand et utile labeur, et les nombreuses notes qui accompagnent le texte, rapprochant, comparant, éclairant, constituent à elles seules une œuvre, un exposé des anciennes croyances toujours jeunes par la vérité qu'elles contiennent à jamais.

Lisez dans le *Phèdre*, ou *De la Beauté des Ames*, les passages sur l'inspiration qui est reine parmi les formes de l'activité intellectuelle, sur les familles d'âmes et la joie splendide de leur rencontre sur la terre, sur les ailes spirituelles qui enlèvent certains êtres vers les hauteurs du Vrai, sur les livres qui ne peuvent remplacer l'enseignement oral et doivent se borner à raviver la mémoire de celui qui sait, et à éveiller la réminiscence de celui qui ressent, c'est-à-dire retrouve dans les profondeurs de lui-même, et tant d'autres pages pleines de la science du visible et de l'invisible, de cette science que notre siècle cherche à tâtons et vers laquelle se tend éperdument l'âme des peuples modernes.

Alors le merveilleux dialogue vous conduira doucement à cette connaissance qui contient le germe d'un futur toujours plus humain.

D^r Serge VORONOFF : GREFFES TESTICULAIRES

(Communication faite au Collège de France.)

(Gaston DOIN, éditeur.)

Les travaux du D^r Voronoff ont conquis l'attention passionnée du grand public, universellement. Le problème dont il poursuit avec persévérance l'exploration, n'est pas moins, en effet, que le rajeunissement incessant de l'homme, la lutte contre la vieillesse et la décadence, le vieux et magnifique problème posé par les alchimistes sous le nom symbolique d'élixir de longue vie et de fontaine de Jouvence, problème dont la solution si approximative et imparfaite qu'elle puisse être est riche de conséquences innombrables pour l'accroissement des possibilités humaines.

On est reconnaissant au savant de vouloir bien mettre à la portée de tous, en termes clairs, avec une sincérité complète, le résultat actuel de ses recherches, avec les succès et les insuccès, les espoirs permis et les certitudes acquises, les théories élaborées et les théories renversées au cours de lentes et prudentes investigations.

Les expériences sont maintenant sorties du domaine exclusif du laboratoire et du parc d'essai. Elles sont appliquées pratiquement sur des hommes qu'elles régénèrent ; des mois et même des années se sont écoulées et les heureuses transformations obtenues se sont maintenues, observables, contrôlables.

Disons aussi que le savant se double, comme tous les vrais savants, d'un philosophe et que chaque livre du D^r Voronoff nous apporte des remarques profondément intéressantes sur la biologie, la psychologie, voire même la sociologie, dans leurs analogies et leurs rapports, des aperçus qui vont loin dans l'élaboration d'une pratique en accord avec les faits nouvellement manifestés.

THÉMANLYS.



LES REVUES

.....

« La Turquie ne met pas en péril les résultats de la victoire : mais elle oblige à y veiller... », écrit M. André Chaumeix dans son fort intéressant article de la *Revue de Paris* : « Les Puissances et l'Orient. » Et l'auteur de ces lignes montre toute l'importance « balkanique et européenne » des revendications des Turcs touchant la Thrace et Andrinople.

La justice et notre intérêt bien compris nous obligent à tenir compte de la victoire ottomane, mais cette victoire porte en elle des possibilités sur lesquelles les puissances doivent réfléchir. Il ne faudrait pas que la destruction complète du traité de Sèvres marquât le début d'un bouleversement de la situation européenne. Si les Alliés avaient été d'accord, ils auraient pu régler plus tôt le conflit gréco-turc. Malheureusement, l'Angleterre a compté sur la Grèce pour assurer en Orient l'hégémonie britannique. Mais M. Lloyd George, comme l'a dit le Field Marshal sir Henry Wilson « a joué sur un mauvais cheval ». La victoire turque l'a surpris et irrité. Il a alors fait appel à la solidarité des Alliés et n'a pas hésité à parler d'une nouvelle croisade contre les Ottomans, pour la sauvegarde de la liberté des détroits.

Dès le début de l'aventure, la France et l'Italie ont été d'accord pour se refuser à toute initiative dangereuse, et l'Angleterre elle-même ne partagea pas entièrement la manière de voir de son premier ministre. Des voix discordantes, nombreuses et variées, se firent entendre. Ce ne fut pas seulement parmi ses adversaires que M. Lloyd George se heurta à des résistances contre sa politique belliqueuse, mais on vit même certains journaux qui lui sont favorables et le soutiennent habituellement, ne pas hésiter à prendre parti, en la circonstance, pour les défenseurs de la paix.

C'est dans ces conditions que lord Curzon est venu conférer à Paris avec M. Poincaré et le représentant de l'Italie. Nous savons que la bonne volonté dont firent preuve les trois personnages a permis d'aboutir à un accord. Par la note du 23 septembre dernier, la

France, la Grande-Bretagne et l'Italie se déclarent prêtes à soutenir à la prochaine Conférence les revendications turques en ce qui concerne le retour dans la souveraineté du sultan de la Thrace orientale jusqu'à Andrinople et la Maritza. Par contre, les trois puissances imposent à la Turquie la démilitarisation de la zone des Détroits, et font de cette mesure la condition de leur acquiescement aux demandes kémalistes.

Ainsi, en Orient, les résultats de la victoire de 1918 seront sauvegardés, et la justice sera satisfaite. Et M. André Chaumeix, reconnaissant que l'accord intervenu est un fait heureux et important, pour la paix générale, conclut en souhaitant que l'union des Alliés et l'appui de ceux avec lesquels nous collaborons loyalement, permettent à la France d'obtenir un règlement équitable des réparations.

La question financière est, en effet, plus que jamais à l'ordre du jour. Elle est le grand souci de l'Europe d'après-guerre. Et l'on en revient à examiner non seulement le problème financier actuel, mais encore la situation budgétaire des différents pays de notre continent avant et pendant le grand conflit.

C'est ce que M. H. Puget tente avec une remarquable maîtrise dans la *Revue des Sciences Politiques*.

M. Puget trace devant nos yeux le tableau des « Finances italiennes pendant la guerre », et il nous montre, chiffres à l'appui, que la politique financière de nos voisins pendant la tourmente a été, en général, habile et témoigna de desseins assez fermes. Menée par trois hommes, MM. Carcano, Schanzer et Nitti, elle a été inspirée, malgré la différence de tempérament et d'opinions de ces ministres du Trésor, par les mêmes principes directeurs, à savoir que : 1° Les impôts doivent couvrir les dépenses « normales » et fournir les ressources nécessaires pour assurer le service des emprunts ; 2° Les émissions de papier-monnaie doivent être maintenues dans des limites aussi étroites que possible ; 3° Les dépenses de guerre doivent être couvertes en principe par le produit des emprunts volontaires, et grâce aux prêts consentis par les Etats alliés.

La politique ainsi définie était sage et s'explique aisément. Nos voisins avaient longtemps et, à plusieurs reprises, vécu sous le régime du cours forcé : ils connaissaient les dangers de ce système

et redoutaient les émissions exagérées de billets. Le territoire national étant à peu près indemne de l'invasion étrangère, on pouvait, d'autre part, augmenter sérieusement les impôts. En troisième lieu, pour ne pas écraser le contribuable et pour réduire au minimum les émissions de billets, c'est au moyen des emprunts que l'on devait parvenir à financer la guerre. Enfin, l'Italie ayant de riches alliés et d'assez faibles ressources, il était naturel qu'elle comptât sur l'aide de l'étranger.

M. H. Puget examine par le détail les différentes mesures adoptées par l'Italie pour mener à bon port la barque budgétaire, et il constate, en terminant, que si le déficit demeure considérable chez nos frères latins, il décroît cependant peu à peu. En dépit des excès des partis extrêmes, communistes et fascistes, le calme et l'ordre renaissent dans la péninsule et quarante millions d'hommes se sont remis au travail. La nation italienne peut regarder sans crainte l'avenir : après la grande secousse, l'équilibre se rétablit.

L'équilibre. Saluons son retour dans les bureaux de rédaction de la revue *Littéraire*. Cette publication reparait, transformée. Elle rompt, affirme-t-elle, avec le dadaïsme. Acceptons-en l'angure.

Nous ne confondons pas ici dadaïsme et déséquilibre avec originalité, voire rupture quelquefois un peu brutale avec les préjugés établis. Aussi nous devons-nous de signaler à nos lecteurs les lignes intéressantes de M. George Moore parues dans la revue anglaise *Fortnightly Review*. L'auteur qui, il y a une quarantaine d'années, importa de Paris à Londres le réalisme impressionniste, nous y raconte — sous le titre : *Apologia pro scriptio meis* — les difficultés qu'il eut à vaincre pour faire accepter ses œuvres par les libraires anglais. Moore eut une existence difficile. Il vivait à Paris en bohème, fréquentant Degas et Monet, quand son agent irlandais lui apprit que ses fermiers ne payaient plus. Il revint en Angleterre et, de poète qu'il était, tenta sa chance comme romancier. Son second livre : *A mummer's wife*, qui date d'il y a trente-huit ans, est le chef-d'œuvre du genre réaliste en Angleterre. Mais les dignes marchands de soi-disant littérature respectable ne pouvaient admettre la « manière » de l'auteur à laquelle ils n'avaient pas encore été accoutumés. Le livre fut boycotté comme le précédent. Moore n'eut gain de cause que lorsque les éditeurs s'aperçurent de

ce qu'ils perdaient — pécuniairement parlant — à ne point vendre ses ouvrages.

Le romancier anglais demande, en terminant, au public de lui signer un brevet d'artiste indépendant. On ne saurait le lui refuser, non plus que d'applaudir à tout ce qui, dans son œuvre, est vraiment humain, vivant et débordant de sensibilité. Nous ne sommes ici ni des détracteurs par principe, ni des indifférents.

Par interim :

MAURICE HEIM.



LE THÉÂTRE

oooooooooooooooooooooooooooo

L'ENFANT TRUQUÉ, de M. Jacques NATANSON,
triomphe à la maison de l'Œuvre.

Bien que cette œuvre ne soit pas une de celles qui marque une époque ou définisse une école, elle s'impose à notre intérêt par son ardente sincérité, sa clarté, sa netteté, sa construction solide, ses scènes bien venues au dialogue serré, en un mot par l'art consommé du dramaturge, qui était nécessaire pour nous faire accepter une situation délicate et, sinon fautive, du moins tout à fait exceptionnelle par son exagération morbide.

Continuellement au bord du gouffre, l'auteur semble valser sur une corde avec l'adresse d'un acrobate.

Un faux pas et c'est la mort ! Mais ce faux pas, M. Jacques Natanson l'évite d'un coup sec de balancier et l'équilibre se rétablit avec une légèreté d'oiseau, une souplesse de chat.

Il est même curieux à ce point de vue de constater combien cet auteur à la sensibilité et aux roueries toutes féminines peut être misogyne.

Il procède peut-être trop de l'esprit des femmes pour le bien connaître et le juger à sa juste valeur.

Pour lui le recul n'est pas assez grand, car en dépit de toute l'expérience qu'il a pu acquérir au cours de ses jeunes années, M. Natanson tend à généraliser exagérément des cas de domination et de cruauté féminines, fréquents sans doute, mais moins cependant que ne le pense cet auteur.

Le point de départ semble donc inexact, la thèse trop absolue, et ceci en raison d'une déformation professionnelle. Mais le paradoxe est si habilement mené que nous nous y laissons prendre et que nous l'acceptons sans révolte.

Ce père qui fut trompé et bafoué par toutes les femmes, ce cocu aigri et rancunier qui dissèque et analyse leur perversité sans se reconnaître lui-même aucun tort et qui, pour se servir de son fils comme d'un instrument de vengeance, lui inocule le sérum de la haine des sexes et va jusqu'à friser l'entremetteur, était cependant scabreux et difficile à nous faire avaler. Mais, oh miracle ! sous le souffle de son créateur, le personnage devient presque pitoyable.

De même, cet enfant truqué qui, sur les indications de son père, se sert de sa jeunesse et de sa précoce et factice expérience, du mensonge et de la coquetterie, pour se faire aimer de ses maîtresses et leur lacérer ensuite le cœur en les chassant comme un vil bétail, nous eût facilement paru conventionnel et insipide comme le gigolo de bas étage sans cette lutte intérieure, continuelle et attendrissante, entre l'enfant normal et sentimental qui reste sincère et l'enfant truqué qui le domine de tout son cynisme ; sorte de dualité complexe et angoissante qui se termine par la victoire de l'être normal, incapable d'échapper à sa destinée et qui finit par s'éveiller à l'amour et à la souffrance.

Quant à Odette Fabrier, l'auteur de cette victoire féminine, bien qu'elle représente aux yeux du vieil homme déçu, la femme en général, cruelle et souple comme le serpent, elle n'est qu'une femme isolée parmi tant d'autres moins perfides.

Trouverai-je maintenant un qualificatif aux dons exceptionnels de M. Harry Krimer ?

Dès son entrée en scène on le sent dominé, truqué par une

volonté supérieure à la sienne ; il s'empare du dialogue, jongle avec les difficultés, nous découvre habilement son état d'âme tourmenté sans en rien laisser paraître à son partenaire, et tout cela avec une ardeur juvénile, une grâce, un charme étourdissants.

Quelle peine il éprouve à obéir à son père pour chasser cette petite Rosine qui ne lui a jamais fait de mal. Est-il possible qu'elle soit semblable aux autres, à toutes celles qui ne sont sur terre que pour nous tourmenter ? Non, n'est-ce pas. Et cependant il cède, la lèvre contractée d'un rictus de défi, mais les larmes au bord des cils.

De quelle joie malsaine il se sent envahi maintenant à débiter ses mensonges à Odette. Il comprend sa supériorité, il en est fier, son adversaire faiblit. Mais il se grise à ce succès, car Odette est très désirable et c'est une fine mouche difficile à dompter. Va-t-il être sincère ? Peut-être une seconde, qui sait !

Mais l'ombre de son père passe : « Souviens-toi que tout est mensonge dans les sentiments de la femme. » C'est elle qui s'offrira et lui ne fera que la prendre...

Et de nouveau son père exige la rupture ! Eh bien soit, mais ce n'est plus aussi simple qu'avec Rosine et les autres. Pour l'éprouver et se venger de ses déceptions, son père lui a choisi en Odette une adversaire redoutable qui a deviné la présence dominatrice dont son amant n'est que le sujet, le médium, l'enfant truqué. De ce fait, elle a retrouvé toute son astuce et sa rouerie.

Ce n'est pas lui qui la chassera, mais elle qui lui fera croire qu'elle attendait la rupture et l'abandonnera.

Et c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein. Il l'aime, il en est sûr. Il ne veut plus être qu'esclave comme les autres, comme a été son père, et c'est en sanglotant qu'il se traîne à ses pieds, qu'il implore, qu'il est vaincu, qu'il déponille enfin son enveloppe factice pour n'être plus qu'un gosse malheureux qui souffre et qui gémit.

Ah ! M. Krimer, que vous avez bien rendu tout cela et que nous vous avons de reconnaissance d'avoir animé d'aussi magistrale façon cette figure émouvante d'enfant martyr.

Artoul, le père, c'était M. Ligné-Poé, et c'est tout dire. C'est à lui qu'incombait peut-être la tâche la plus lourde, car son personnage est le plus factice, le plus morbide. Il serait déplaisant, sans cet accent de sincérité que lui prête ce grand artiste. Il domine, il ordonne, il hypnotise pour ainsi dire son enfant traqué avec une ampleur et une sorte de bonhomie qui l'excusent. Sa création est inoubliable.

M^{me} Corciade, dans le rôle d'Odette Fabrier, tour à tour coquette, souple, tendre, amoureuse, féline et cruelle, a été profondément féminine, et s'est assurée une large part du succès.

M^{me} Suzy Prin ne jouait qu'un rôle épisodique, celui de la petite Rosine. Mais voici qui prouve avec éloquence qu'il n'est pas de petit rôle au théâtre, car M^{me} Suzy Prin n'out besoin que de ses quelques répliques pour nous découvrir une artiste d'une sensibilité exquise et pour être longuement applaudie.

Enfin M. Dartois vit des femmes avec élégance et sans fatuité. Que voulez-vous, on n'a pas toujours, au théâtre, la mentalité qu'on voudrait.

H. DHOMONT.



LA PEINTURE

oooooooooooooooooooooooooooo

QUELQUES PEINTURES AU SALON D'AUTOMNE

Tâche ingrate que de rendre compte de peintures si peu faites pour le milieu où elles sont accrochées ! Ce Grand Palais, dont le fronton nous apprend qu'il est dédié « par la République à la gloire de l'art français » est une suite de granges sinistres et trop vastes pour les dimensions que la vie moderne accorde à la peinture. La plupart des toiles cherchent à vous accrocher au passage, à sauter de

leur cadre à l'œil du promeneur lassé... ce sont des toiles de circonstance, circonstance de salon, dont il faut se méfier comme de tout ce qui vous accroche... Mais, prenons courage et tâchons, à travers ces filles sardées, de trouver le vrai mérite ! Nous en oublierons certainement, de ces modestes et forts qui dédaignent de hurler au milieu de la foule, mais nous les retrouverons un jour...

ASSELIN. — Un beau nu couché, dans une lumière chaude, réelle et très évocatrice. Ce servent de la vie toujours renouvelée, ce direct et pourtant lyrique, toujours en quête, est trop libre pour s'astreindre à faire « sa toile de salon ». Aussi, prenez le temps de la regarder.

BOUCHE. — Un œil très fin, un harmoniste accompli, et le vrai don du peintre.

BRAQUE. — De moins en moins cubiste, une charmante invention intelligente, un œil raffiné.

CORNEAU. — Construit obstinément des nus dans des architectures de feuillages. C'est solide, de belle sonorité, amoureux de la peinture comme de la nature.

DUNOYER DE SEGONZAC. — Sa toile (homme debout, femme couchée) est très importante. Il y a là une incontestable maîtrise et qui s'humanise dans sa peinture comme elle l'est depuis longtemps dans ses dessins. Le raccourci de la femme couchée, l'admirable allure de l'homme debout, font un groupe d'un mouvement naturel, mais héroïque à la façon de certains Daumier. Sa peinture a toujours la richesse profonde qu'on lui connaît.

FOUJITA. — Incroyable adresse ; goût raffiné de Japonais.

FRIESZ. — Un large et vivant portrait d'homme. Une composition avec les qualités de peintre qu'on lui connaît.

GUÉKIN. — Son panneau est d'une grande importance cette année : tout l'amour de la peinture mis modestement, mais avec combien de force intérieure, au service d'un esprit pénétrant, amoureux de vie calme et tranquille. La figure en rouge et la composition

intitulée « Colombine » sont deux toiles parfaites, charmantes, sages et très fortes devant lesquelles on pourra vivre...

GUINET. — Un nu dans un intérieur, un paysage des environs de Paris. Deux toiles aux sonorités rares et bien personnelles témoignent d'une recherche très consciente d'organiser tous les dons de vrai peintre qu'il est.

Jacques BLOT. — Un bel effort : « Le Songe d'une nuit d'été », évocateur. Une harmonie générale et des parties heureusement réussies, ce qui est beaucoup. Un frais paysage d'eau dormante sous bois, recueilli et très juste.

LACOSTE. — Discret, fin, tendre, et combien sûr de lui.

LAPRADE. — Toujours les mêmes beaux dons de peintre abondant sous cette apparence de charmant laisser-aller.

LUSCHER. — Un groupe d'enfants aux fines qualités ; très attentif à son art avec un aspect frais et léger.

MAINSSIEUX. — Quelle belle écriture cursive, quel clair discernement. Regardez la petite coupole sous le ciel, la beauté des murs blancs qui ne sont ni creux, ni lourds, sous l'intense soleil !

MAHN. — « L'étang de Trivaux », une très bonne et forte toile solide et pleine d'amour discret.

MANGUIN. — Deux toiles de belle qualité : un nu bien senti dans la lumière d'intérieur, une figure assise où les couleurs si variées des différentes parties s'unissent pour une harmonie totale dans la lumière.

MARCHAND. — Un portrait de femme où il a réuni ses solides qualités : conscience, intelligence, haut désir.

O'CONNOR. — Deux belles natures mortes ; celle des fleurs avec les deux pots d'un si beau blanc est d'une tenue admirable.

PUY. — Deux plages toutes animées de la joie des baigneurs qui s'ébattent dans une douce et enveloppante lumière de Bretagne. Toujours le grand style de Puy, tiré de son amour fervent et dru de la vie ; l'admirable et noble écriture de son dessin.

SALOMON. — Deux intérieurs discrets et d'une très belle harmonie.

SIMON-LÉVY. — Une nature morte et un nu très plein. Un œil

sensible et raffiné, l'amour et le respect du beau métier de peindre.

URBAIN. — Un paysage lumineux et aéré ; une jeune fille assise. Peinture saine, simple, naturelle et sentie.

UTRILLO. — Deux belles toiles d'une forte sonorité, avec ses belles qualités retrouvées.

VALLOTTON. — Une haute tenue. La maîtrise d'une personnalité entière. Avec la remarquable force de l'inscription, du caractère général, voyez la sensibilité, le raffinement (sans aucune mièvrerie) de l'harmonie : la robe sur le fond, les fleurs dans la pénombre ; et quelle justesse de lumière !

DE WAROQUIER. — Peinture aux belles qualités sonores et très savamment organisée.

*
* *

Et je regrette que la place me manque pour vous parler encore, comme il conviendrait, de Valadon, Utter, Thorndike, Or-Klein, Lotiron, Lewitzka, Léopold Lévy, Klingsor, Giriend, Fraye, Durey, Clairin, Camis et Bouchet.

Mais ne manquez pas d'aller les voir, car sachez, ô lecteurs, que la meilleure façon de comprendre la peinture, ce n'est pas de lire les critiques, mais de la regarder en toute simplicité.

Louis LEDUR.

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Paraît vers le 5 de chaque mois, sauf en Août,
Septembre et Octobre.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 2.50

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 20.—

Etranger..... Fr. 25.—

Secrétaire de la Rédaction : Maurice HEIM

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon.
COBLENCÉ, administrateur, 145, rue de la
Pompe, Paris-XVI^e.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours.

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font
l'échange, doivent être adressés à M. Ernest MARX,
39, rue Pigalle, Paris-IX^e.*

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

Idéal et Réalité

ne publie que de l'inédit.

Dès que le nombre des abonnés le permettra,
la Revue paraîtra sur soixante-quatre pages,
sans augmentation de prix.

FAITES DE NOUVEAUX ABONNÉS

Editions du Faune

Gustave ROUGER

- L'Autre Désir. Fr. 6.50
Sonnets à rebrousse-pois » 4.50
Poèmes du Moghreb. » 5.—

William TREILLE

- Le Prélude à la Tourmente » 8.50
-

En dépôt aux Editions du Faune

THÉMANLYS

- Les Ames vivantes, *roman*. . . . Fr. 4.—
Misère et Charité, *étude sociale* . . » 4.—
La Route Infinie, *2 actes en prose* . » 2.—
Le Miroir Philosophique, *1^{re} série*. » 2.—
L'Humanisme, *étude sociale* . . . » 4.—

Clairo THÉMANLYS

- La Conquête de l'Idéal » 5.—
Le Rayon Vert, *un acte* » 1.50